

La notion de progrès à travers l'histoire

Longtemps comprise comme une promesse d'avenir radieux, l'idée de progrès s'est affaiblie au tournant des années 2000 jusqu'à ce que ses contempteurs s'en méfient au point de la combattre.

L'affaire n'est pourtant pas nouvelle...



© Bruno Klein

Laurent-David SAMAMA,

journaliste, auteur de quatre essais, *Les Petits Matins rouges* (l'Observatoire, 2019), *Éloge de la défaite* (L'Aube, 2020), et *Footporn* (L'Aube, 2021), *Ils se croient tous présidentiables* (Bouquins, 2022) et d'un premier roman, *Kurt* (Plon, 2017). Il est également expert associé à la Fondation Jean-Jaurès

> EN RESUMÉ : Longtemps comprise comme une promesse d'avenir radieux, l'idée de progrès s'est affaiblie au tournant des années 2000 jusqu'à ce que ses contempteurs s'en méfient au point de la combattre. L'affaire n'est pourtant pas nouvelle... Tout au long de l'histoire, le camp de la réaction s'est opposé à la nouveauté créative, aux retournements de situations, aux changements de paradigmes faisant advenir une réalité nouvelle. Ainsi traversée par ce combat féroce entre progressistes et réactionnaires, l'histoire de l'humanité peut être analysée comme une féroce mais néanmoins féconde bataille entre croyants d'un avenir articulé autour de la science et de la raison et adeptes conservateurs si ce n'est réactionnaires du retour au stade antérieur...

L'étoile jadis brillante du progrès serait-elle en train de pâlir ? De sondages en enquêtes d'opinion, nous avons désormais de bonnes raisons de le penser. Selon une enquête publiée en septembre dernier par le magazine « Challenges », 47 % des personnes interrogées considèrent que la France est en déclin et seulement 13 % qu'elle est en progrès. Il faut dire que les raisons d'espérer sont maigres. Montée des populismes, résurgence des extrémismes, archipelisation sinon balkanisation de la société française et dérèglement climatique, tout concorde : nos compatriotes n'ont qu'une foi modérée en l'avenir. Le philosophe Dominique Bourg le confirme : « Aujourd'hui, les menaces sont énormes mais nous n'arrivons pas à imaginer ce qui arrive, parce que l'humanité ne l'a jamais vécu ». Si Bourg, qui a préfacé le dernier livre du collapsologue Pablo Servigne, évoque principalement le sujet environnemental, ses paroles ont une portée globale. La survenue du Covid puis ses lourdes conséquences sanitaires, économiques et sociales ont là encore fait tanguer notre vision du progrès. Pourquoi, nos leaders français du médical ne parviennent-ils pas à trouver de remède ni de vaccin ? Pourquoi, malgré tout le savoir des scientifiques, peinent-ils à sortir de cette crise de la même manière qu'il n'y a pas de solution miracle au dérèglement climatique ? Le progrès serait-il, en ces matières, une lointaine chimère ? Un rêve qui n'a rien d'automatique ? Empêtrés dans une situation qui s'étend en longueur, fatigués et parfois désespérés face aux solutions manquantes et au nombre de contaminations qui,

début février 2022, continue de monter en flèche, citoyens, soignants et serviteurs de l'État pourraient broyer du noir. Pour l'essayiste israélien Yuval Noah Harari, le réflexe paraît logique, à partir du moment où « Personne n'est capable d'offrir une vision qui ait un sens pour le genre humain en 2050 ». Le philosophe Étienne Klein abonde dans le même sens : « Si la science elle-même prédit un futur qui n'est plus du tout attractif, l'idée de progrès ne peut plus s'ancre ». Ainsi vacille l'idée de progrès, jadis promesse de bienfaits pour les générations futures, aujourd'hui affublée de tous les maux. Mais à vrai dire, rien de nouveau ! L'histoire de l'humanité fut en effet traversée par ce combat féroce entre progressistes et réactionnaires, croyants en l'avenir et adeptes du statut quo si ce n'est du retour au stade antérieur... En voici une petite histoire.

La notion de progrès a ceci d'intéressant qu'elle apparaît bien avant qu'un mot la fixe dans notre vocabulaire. À la Préhistoire, le combat quotidien de Cro-Magnon se résume à une idée vitale : survivre. Ce dernier doit se défendre contre une nature hostile, des bêtes féroces, un climat peu clément et ne cesse d'inventer des solutions et des outils pour ce faire. La possibilité de tailler des pierres en silex et la découverte du feu constituent, à ce titre, des avancées déterminantes. Lorsque l'homme parvient à aiguiser des lames pour mieux chasser et à faire du feu pour se réchauffer, s'éclairer et à faire fuir les prédateurs, il fait de véritables bons en avant. Appliqué aux premiers hommes, le progrès permettra de croître d'abord, de se sédentariser ensuite. Puis d'évoluer

Il faudra attendre l'année 1548 pour qu'apparaisse – enfin ! – le mot progrès dans le Tiers-Livre de Rabelais.

au fil des siècles jusqu'à tenir entre ses mains non plus un silex mais un stylo, non plus le feu au bout d'une torche mais un halo lumineux en appuyant sur l'une des nombreuses applications de son smartphone. Mais l'histoire du progrès est également faite d'étonnants reculs. Ainsi l'Antiquité grecque comme romaine sera longtemps rétive à la perspective du changement. L'éminent historien Jacques Le Goff l'explique : « Le temps de l'Antiquité est celui des cycles, proposant une vision négative du changement, à travers le mythe de l'âge d'or ayant laissé place à la décadence des âges du bronze et du fer. La pensée des sociétés anciennes s'organisait alors autour du regret de cette époque idéale révolue, avec laquelle il se serait agi de renouer afin de se détacher de la méprisable réalité présente. » Le Goff en veut pour preuve Caton l'Ancien. En 184 av. JC, ce dernier s'opposait à la diffusion de la nouvelle culture hellénique dans l'aristocratie romaine, lui préférant largement les valeurs traditionnelles et rurales de la République, remontant jusqu'aux Sabins, dont il revendiquait alors l'héritage et qui incarnaient l'âge d'or révolu de la cité tibérine. À bien des égards pourtant, Athènes comme Rome ont su évoluer et faire progresser l'humanité. Ou comment avancer sans en avoir l'air...

Notre vision généralement poussiéreuse du Moyen Âge, faisant de l'an mil une époque sombre et vulgaire, nous empêche souvent d'y entrevoir une quelconque perspective de progrès. Ce qu'explique l'historien Jean-Marie Pesez : « Ce serait le temps de la stagnation, et on dénie au Moyen Âge à peu près toute innovation : il n'enrichirait en rien le legs antique, mais on concède qu'il aurait au moins le mérite d'utiliser davantage des techniques restées des raretés dans l'Antiquité. S'agissant du haut Moyen Âge, l'appréciation devient même franchement négative : ce serait le temps de la régression. La civilisation matérielle de l'Antiquité parvenue à un haut degré de sophistication, sombrerait dans un retour vers la préhistoire. On doit naturellement s'interroger sur cette prétendue régression. Elle est, certes, éclatante dans un domaine très sensible, celui de la construction et de



l'urbanisme. Là, le recul est indéniable : les villes rétrécissent, les monuments sont détruits ou abandonnés et la pierre, la terre cuite, font place au bois. » Alors, recul ou progrès ? Tout dépend d'où l'on parle. Si l'Église étend évidemment son influence et réserve le savoir à quelques privilégiés, elle permet néanmoins sa préservation et sa propagation à travers l'Europe, au sein d'une élite technocratique éclairée. Les arts sont ainsi encadrés, codifiés, mais furent aussi, à bien des égards, sanctuarisés. Ailleurs, les techniques agraires font du sur place et l'architecture du quotidien recule. Moins visibles mais néanmoins importants, quelques nouveautés surgissent : on invente ainsi le gouvernail, on développe l'usage des moulins. Dans une époque violente faite d'incessants affrontements, l'armement fait également un bon en avant. Les armures et les épées se perfectionnent. La cartographie, qui permet les conquêtes, devient un enjeu de pouvoir. Pourtant, le concept de progrès n'existe pas et la perspective d'aller vers le mieux n'intéresse pas ou peu.

Il faudra attendre l'année 1548 pour qu'apparaisse – enfin ! – le mot progrès dans le Tiers-Livre de Rabelais. Un précurseur lui puis bientôt imité. En 1588, Montaigne s'empare du concept et lui donne, dans ses Essais, une définition précise posant les bases de notre vision moderne. Le progrès devient ainsi une « transformation graduelle vers le mieux ». Encore faut-il s'accorder sur une vision du progrès. En la matière,

[...] la révolution industrielle redessine les contours de la société. Il se produit alors un bouleversement fondamental : le progrès devient soudain visible et palpable.

la querelle des Anciens et des Modernes fait rage. Tandis que les premiers, à l'instar de Thomas More, utilisent l'utopie pour mieux renouer avec une vision fantasmée du passé, les seconds regardent l'avenir avec confiance et gourmandise, forts de la certitude qu'il faut, au plus vite, se départir d'une formation trop classique pour mieux avancer. Reste que le progrès s'entend encore de manière plus personnelle que collective. Il consiste en une transformation de longue haleine avant d'être une ambition sociétale, dirait-on avec les mots d'aujourd'hui. Non sans débat, la vision moderne s'imposera. Le progrès devient alors une conception linéaire, optimiste et ouverte à l'esprit d'invention. Il faut dire que l'époque bouillonne de nouveautés : invention de la boussole, de l'imprimerie, de l'artillerie, des lunettes d'observation, de l'astronomie de Copernic, de la circulation du sang établie par Harvey... Tout cela émerge conjointement, comme si les trouvailles des uns renforçaient les découvertes des autres. Pour Pascal, qui théorise des systèmes, le progrès se fonde anthropologiquement sur la spécificité de l'homme doté, à la différence de l'ani-

mal, de la capacité de se perfectionner sans cesse. Les Lumières vont creuser cette veine. « Non seulement les sciences y suscitent l'attente de voir s'accroître indéfiniment leur capacité explicative ainsi que leur aptitude à transformer positivement les conditions de la vie humaine par la production de savoirs utiles, mais on attend aussi d'elles qu'elles transforment l'homme lui-même en favorisant son émancipation intellectuelle, morale, politique et sociale » explique la philosophe Simone Mazauric. Face à cette euphorie théorique et pratique, quelques penseurs choisissent néanmoins le principe de précaution. On l'ignore souvent mais nos plus grands penseurs ont commencé par être prudents... Très tôt, Rousseau avertit ainsi sur la possibilité de progrès non-automatiques, du danger d'une science sans conscience et de la possibilité de stagnation voire de régression humaine. Dans un article consacré à la notion de progrès publié dans *Histoire globale des socialismes* (PUF, 2021), la chercheuse et spécialiste des Lumières Stéphanie Roza va plus loin : « Au XVIII^e siècle, on parle moins « du » progrès que « des » progrès, et l'on s'interroge beaucoup sur leurs relations : est-ce que le progrès des sciences et des arts entraîne forcément le progrès des mœurs ? Est-ce que l'essor du commerce rapproche les peuples ? Toutes les civilisations connaissent-elles les mêmes phases de développement successives ? » Là encore, deux courants. Dans le premier, les fondateurs de l'économie politique libérale, dont Adam Smith, s'avèrent résolument confiants. En revanche, les philosophes les plus sensibles aux inégalités socio-économiques s'interrogent. « Rousseau, Diderot, Raynal, Mably sont plus prudents sur l'avenir des sociétés, voire franchement critiques quand ils s'appuient de façon polémique sur les exemples du passé, notamment antique, pour fustiger les tares de leur époque, relate Roza ».

On s'affrontera jusqu'à ce que la Révolution mette tout le monde d'accord,

La science, qui s'est substituée à la croyance dans le progrès, inquiète désormais autant qu'elle fascine. Surtout : ce qui devait nous sauver collectivement nous détruit désormais. À la suite de l'holocauste et des goulags, c'est l'heure de la guerre froide.

du moins en apparence. Le progressisme politique devient dès lors le bras armé du progrès scientifique, culturel et artistique. Pour Stéphanie Roza, la chose est entendue : « 1789 semble balayer les doutes. L'entreprise prométhéenne de refonte radicale de la société sur les bases des droits de l'Homme effraie les conservateurs et soulève l'enthousiasme bien au-delà des frontières nationales. Chacun sent qu'a commencé « une ère nouvelle de l'histoire du monde » (Goethe) dans laquelle les cartes sont irrévocablement rebattues. » Le progrès véhicule alors la certitude d'un avenir émancipateur et radieux. Il devient si fervent qu'il se mue en religion. Or, face à cette mainmise progressiste gouvernant désormais le monde et les hommes, la riposte s'organise à nouveau. Elle prend cette fois le nom de « réaction » et vient fermement contester l'idée d'avancée inéluctable vers le mieux. L'affrontement sera féroce avec les forces conservatrices. À chacun ses prophètes. Pour les uns : Auguste Comte, (saint) père du positivisme qui se développe en même temps que de nombreuses avancées scientifiques. De l'autre, les idoles du clergé et de l'ordre ancien. Le combat fera rage tout au long du XIX^e siècle. Mais bientôt, la révolution industrielle redessine les contours de la société. Il se produit alors un bouleversement fondamental : le progrès devient soudain visible et palpable. Car depuis peu, les industriels se mettent à exploiter les découvertes scientifiques. Ils utilisent d'abord la machine à vapeur mise au point par l'Anglais James Watt, en 1783. Ils inventent ensuite des machines à filer et à tisser, d'autres pour exploiter les mines ou produire de l'acier en grande quantité, des moissonneuses, des faucheuses... Les rendements augmen-

tent. Les prix baissent. On se dit que tout le monde pourra bientôt profiter de cette nouvelle richesse. Dans tous les domaines, le moment est à l'euphorie. En 1820, André-Marie Ampère découvre le fonctionnement des courants électriques. En 1860 puis en 1885, Louis Pasteur étudie les microbes et élabore des vaccins. En 1808, Pierre et Marie Curie découvrent le radium. Dans le même temps, les communications font un bon de géant et relient les hommes plus vite et plus efficacement que jamais. Morse et son télégraphe, Bell et son téléphone Marconi et Branly avec la TSF révolutionnent durablement notre monde et le leur. Le scientisme devient alors une religion nouvelle. Serait-ce la promesse du bonheur pour tous ? Pas vraiment... Car « les doutes et les interrogations vont connaître un essor inédit après les drames de la seconde guerre mondiale : Auschwitz, Hiroshima n'auraient pas été possibles sans les avancées de la science et de la technique modernes, explique Stéphanie Roza. ». La science, qui s'est substituée à la croyance dans le progrès, inquiète désormais autant qu'elle fascine. Surtout : ce qui devait nous sauver collectivement nous détruit désormais. À la suite de l'holocauste et des goulags, c'est l'heure de la guerre froide. Ènième dérive du progrès : l'humanité vit sous la menace d'un anéantissement global avec le développement de l'arsenal nucléaire. La désillusion est immense. Elle s'étiolera néanmoins avec le bon technologique, l'invention d'Internet, l'idée qu'un nouveau monde peut surgir de la démocratisation des écrans. Mais la chimère sera de courte durée puisque les dommages écologiques du productivisme et de l'industrialisation massive du monde vont engendrer une anxiété jamais vue jusqu'alors. Que faire de l'idée de progrès désormais ? Comment la régénérer, s'en réclamer à nouveau ? Question ouverte tant, à force de la faire rimer avec 'croissance', 'développement' ou 'innovation', la notion a été transformée et vidée de son sens... n

[...] les dommages écologiques du productivisme et de l'industrialisation massive du monde vont engendrer une anxiété jamais vue jusqu'alors.